

Frédéric Lambert

# **JE SAIS BIEN MAIS QUAND MÊME**

---

**Essai pour une sémiotique des images  
et de la croyance**

## L'auteur

Né en 1957, à Neuchâtel, Suisse, lac vert, gris ou bleu selon les jours. Arrive en Algérie en tout petit pied rouge, en suivant ses parents sagement. Assiste à la fête d'un peuple qui vit sa libération. Chants, terre, drapeaux verts et blancs. Les cèdres des Aurès ont été brûlés au napalm par l'armée française. Pendant que son père reboise et que sa mère bibliothécaire participe à l'émancipation des jeunes filles, il joue à la guerre avec ses copains. Il a un frère aîné, une sœur aînée, et un petit frère chien. Après de nombreuses aventures il arrive en France à dix-neuf ans, avec son Bac obtenu au lycée Carnot à Tunis. Il apprend le français avec Roland Barthes, Julia Kristeva, André Leroi-Gourhan, Jacques Lacan, Michel Foucault, et Ferdinand de Saussure. La vie est assez compliquée, il obtient néanmoins une thèse de troisième cycle à l'Université Paris 7 en Histoire et sémiologie du texte et de l'image : *Mythographies, la photographie de presse et ses légendes*. Il a 27 ans et ne va cesser de parler de mythes (ceux vivants qui portent les énoncés idéologiques de la société qui les produit) et de croyance (ce lieu encore obscur pour lui où l'on se raconte des histoires). Pendant deux ans, il enseigne à l'École nationale de la photographie à Arles, Ministère de la culture. Puis il revient à Paris et trouve à l'École normale supérieure de Fontenay Saint-Cloud un poste de maître de conférences. Il y enseigne sous les grands arbres du parc. Parmi ses occupations réjouissantes, il dirige un Département d'éducation aux médias, PRIAM-formation, Production recherche sur l'image l'audiovisuel et les médias. Il organise un colloque intitulé : *Figures de l'anonymat, médias et sociétés*, auteurs individuels ou en collectifs, auteurs et autorité, finalement on s'y perd, tout devient anonyme pendant quelques temps, les contrôleurs de la SNCF sont anonymes, Flaubert est anonyme, les journalistes sont anonymes, La Une de *Libération* est anonyme, Pamela Anderson est anonyme, sale période. Dix années plus tard, l'École normale supérieure en sciences humaines et sociales est délocalisée à Lyon : il refuse de partir. Lyon ? Non. Il trouve un poste à l'Université Paris 2, à

l'Institut français de presse, Maître de conférences, Professeur, Directeur du Master médias langages et sociétés, Responsable du laboratoire CARISM, Centre d'analyse et de recherche interdisciplinaire sur les médias. Colloques, journées d'études, direction de thèses, mémoires de Master, cours en amphithéâtre, séminaires, on ne s'ennuie pas. Il publie *L'écriture en recherche* qui est peut-être le plus petit livre de l'histoire des sciences sociales, quelque chose de rien du tout, où l'on trouve autant de citations que de mots de l'auteur. Sa côte de popularité tombe, et avec elle lui qui chute, dévisse, s'effondre, s'écroule, presque mort. Enfin, pas mal de cinéma quand même lui fait remarquer sa femme. Et puis la consécration : il remet à Umberto Eco le titre de docteur Honoris Causa, ils deviennent copains, très copains, ils boivent des whiskys, jouent à la guerre du faux, font six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs, repartent à la recherche de la langue parfaite. Ils décident de faire partager ces plaisirs à Marc Augé et Georges Didi Huberman. Tout cela aboutit à la publication de *L'expérience des images*. Il voyage pour le Ministère des Affaires Étrangères et le Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche en Italie, Allemagne, Argentine, Roumanie, Maroc, Pays-Bas, Brésil, Liban, Turquie, Égypte, Russie, Chine, Bénin, c'est très fatigant. Il est très fatigué là. Holala, mais c'est qu'il n'est plus tout jeune ? Il a vieilli on dirait, tu trouves pas qu'il tient moins bien le cap ? Il est un peu à l'Ouest non ? Que nenni. Il se reprend : prière et recueillement. Studieux, il veut comprendre pourquoi au cinéma le Christ répond aux prières de Don Camillo. Pourquoi on n'est jamais seul quand on prie. Pourquoi quand il y a une guerre le temps de prière des hommes augmente. Et caché, tapi, à l'affût, jamais très loin du prier qui se croyait seul avec sa divinité : le politique. C'est ça : même là, aux confins du langage de la prière travaillent les langues du pouvoir. Re-colloque, re-réervations d'hôtels, re-buffets froids, buffets chauds, tout le tralala, et au piano Philippe Marion qui improvise sur le *Jeanne d'Arc* de Dreyer. *Prières et propagandes*. Ça claque. Il aime les sciences vivantes, celles qui circulent dans les veines du grand corps politique et social. Il ne croit pas à La Science et ses chapelles dogmatiques

dont certains se réclament pour produire des chiffres vains, souvent en dessous de la virgule, et des mots secs, comme anesthésiés, de petits mimes qui sentent la naphthaline. Alors, sciences oui, mais sciences vivantes, sémiotique, anthropologie, histoire, science politique. Sciences dites dans les mots qu'il faut : conscients de leurs fabriques, de leurs artisanats, de leurs généalogies. Dans les mots des sciences vivantes, de la vie (esthésie), un sujet (de l'énonciation), et des actes (pragmatique). Les mots nous viennent de si loin : quand tu en ouvres un, tu y trouves un peu d'enfance, des lames de temps, des ajustements, des sociétés savantes, et en regardant bien, un minuscule bourgeon, c'est un autre mot qui va grandir.

Paris, le 18 juin 2013.